

« Aimer la France, est-ce raciste ? »

ENTRETIEN. La journaliste et autrice Claire Koç est menacée par des pro-Turcs depuis la parution de son livre, dans lequel elle clame sa fierté d'être française.



Propos recueillis par Julien Peyron

« Comment va Claire Koç ? » C'est Lale Gül, la romancière néerlandaise-turque en une du Point cette semaine qui demande des nouvelles. Elle a entendu parler de la journaliste-présentatrice française dont l'histoire ressemble étrangement à la sienne. Alors elle se renseigne : « Elle est toujours menacée ? La France la protège ? » Claire Koç accepte volontiers de se prêter au jeu des questions-réponses. Exemple du magazine sous le bras, elle passe au journal en voisine, elle travaille au bout de la rue, à France Télévisions. Elle a lu notre dossier sur les femmes qui défient les islamistes, elle s'y est parfois reconnue. D'origine turque, comme Lale Gül, elle a aussi son lot de harceleurs pro-Erdogan qui la menacent de mort sur les réseaux sociaux et l'obligent à vivre sous protection policière.

Sorti en février 2021, son livre Claire, le prénom de la honte (Albin Michel) est une déclaration d'amour à la France. Elle y raconte son enfance dans une cité à Rennes puis Strasbourg. La rupture avec sa famille au moment où elle leur dit son intention de changer de prénom. Cigdem (crocus, en turc) veut devenir Claire. Elle voudrait ne plus être renvoyée systématiquement à ses origines. Un désir d'être française à part entière perçu comme une trahison par ses parents et certains de ses amis. Mais comme Lale Gül, qui a coupé avec ses proches, Claire Koç estime que c'était le prix à payer pour gagner en liberté. En défendant l'universalisme face au communautarisme, la Néerlandaise et la Française vont à l'encontre des carcans religieux et familiaux. Claire Koç sourit quand on lui demande si elles comptent créer une internationale des combattantes. À 37 ans et après bien des épreuves, elle reconnaît que le combat est loin d'être gagné.

Le Point : Lale Gül voudrait savoir comment vous allez. Peut-on la rassurer ?

Claire Koç : Oui, tout va bien. J'ai enfin trouvé ma place. J'ai un mari que j'aime, un enfant que j'aime et un métier que j'aime. J'ai toujours eu envie d'être journaliste. Quand j'avais 6-7 ans, mes idoles étaient Anne Sinclair et Claire Chazal. J'ai grandi dans un environnement presque exclusivement turc, la télévision était ma fenêtre sur la culture française. Le JT de 20 heures, *Tout le monde en parle*, le film du mardi soir... que de bons souvenirs. Aujourd'hui je croise Claire Chazal au bureau ! Je lui ai dit que je l'admirais mais elle ne sait pas à quel point elle a été importante pour moi. Je m'appelle Claire, comme elle, et je travaille à la télévision pour une chaîne qui s'appelle France Télévisions. Je suis épanouie.

Votre vie est toutefois différente de celle de vos collègues, vous êtes placée sous protection policière.

Oui, c'était très effrayant au début. Plusieurs fois j'ai pleuré après avoir couché mon fils. Tout a commencé quelques jours avant la sortie de mon livre, suite à la publication d'un article dans le journal *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*. Des réseaux organisés de gens qui se connaissent se sont mis à me prendre pour cible. C'est surtout le profil de ces harceleurs qui est inquiétant. Ce sont des militants pro-AKP, fans du président turc Recep Tayyip Erdogan, ou des ultra-religieux. Pourtant mon livre ne porte ni sur la religion ni sur la politique. J'y raconte mon expérience, c'est tout. En quoi ça les regarde ? Ils m'accusent d'être une traîtresse, une pute, une militante du PKK, une honte pour mon pays. Mon pays, je l'aime, c'est la France. Eux, ils sont perdus entre la Turquie et ici. La preuve, ils s'expriment mal dans les deux langues.

Vous dites que le plus douloureux, ce n'est pas la rage de ceux qui vous attaquent, mais la gêne de ceux qui devraient vous défendre.

Une classe, dite progressiste, m'enfoncé au nom du « bien ». Je les appelle les « BP », les bien-pensants. Ils me reprochent d'aimer la France. C'est si grave que ça ? Aimer la Turquie ne pose pas de problème. Aimer la France, est-ce raciste ? On m'accuse de « faire le jeu de l'extrême droite », d'être « un marchepied vers le RN ». En voulant assigner les personnes issues de l'immigration à leur situation d'immigrés, ce sont eux les racistes. Aujourd'hui, ce sont des commentateurs politiques, à l'époque c'étaient les associations d'aide aux immigrés. Quand elles passaient voir mes parents, elles leur disaient à quel point ils étaient mal accueillis, combien la France était raciste. Ça les arrangeait que nous restions dans notre cité tant que nous votions pour les partis qui prétendent aimer les immigrés. « Gardez votre culture, ne vous intégrez pas », tel est le message de ceux qui renvoient constamment les habitants issus de l'immigration à leurs origines. Je les accuse de non-assistance à personne voulant s'intégrer. À cause d'eux, on ne peut jamais se sortir de son milieu social ou familial.

On m'a confié "en off" que j'avais été déprogrammée car j'étais classée comme "facho".

En Angleterre, un journaliste du *Times* vous compare à une « Française libre ». C'est un honneur ?

Et comment ! Les Anglais me décernent un certificat de résistance, c'est formidable. Pourquoi les Français n'auraient-ils pas le droit d'être fiers ?

Dans les médias français, en revanche, vous dites sentir une méfiance vis-à-vis de votre discours.

Au moment de la sortie de mon livre, j'avais des invitations à la télévision pour en parler, mais au moins trois ont été subitement déprogrammées. Ils ont lu mon livre et ont compris que ce n'était pas l'histoire d'une immigrée qui raconte à quel point c'est dur de s'intégrer dans un pays raciste. Le mien, c'est tout l'inverse, c'est l'histoire d'une libération grâce à la France. On m'a confié « en off » que j'avais été déprogrammée car j'étais classée comme « facho ». Dans la presse écrite, j'ai eu la chance d'avoir beaucoup d'articles. Mais je note que l'ensemble de la presse dite de gauche n'en a pas parlé.

Avez-vous le sentiment d'être seule dans votre combat ?

Au contraire, je sens une vague monter. Je sens un ras-le-bol d'être assigné à là d'où l'on vient. Regardez Sonia Mabrouk, Rachel Kahn et les autres, elles rejettent aussi ce discours victimaire. Je m'imagine former avec elles l'équipe des Françaises. Un mot qui me plaît beaucoup mais qui hérisse la « BP ». Cette équipe des Françaises, comme les Bleus, représente notre pays. J'avais adoré la réaction du footballeur Benjamin Mendy après la victoire à la Coupe du monde en 2018. Un tweet précisait, à l'aide de drapeaux, l'origine de chacun des joueurs. Il a répondu de la meilleure des manières possible en remplaçant tous les drapeaux par celui de la France.